

Maurice Le Blond

—○—
ESSAI

sur

Le Naturisme

Etudes

Sur la Littérature Artificielle
et Stéphane Mallarmé
Maurice Barrès, La Littérature Allégorique.
Quelques Poètes, et le Naturisme
de Saint-Georges de Bouhéliér



PARIS

EDITION DV MERCURE DE FRANCE

XV, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, XV

M DCCC XCVI



MAURICE LE BLOND



Un de nos romanciers modernes, Maurice De-nuzières, a écrit : "Les morts n'acceptent pas sur une simple convocation de la mémoire de présenter un à un comme des tableaux les moments de leur vie que les humains souhaitent revoir. C'est leur façon d'agacer nos remords ou de vivifier nos regrets".

Hé oui, ces jours derniers dans le besoin que j'avais d'évoquer dans son entier cet homme que je n'ai pas quitté sauf aux heures douloureuses de la guerre, et que j'ai aidé à mourir, je me suis pris souvent à maudire le jeune homme que je fus de n'avoir pu l'interroger davantage que je ne le fis, alors que j'avais la chance de l'avoir près de moi.

C'était le meilleur de mes amis, mais s'il se livrait à moi et me parlait comme à un homme de sa génération, jamais, par modestie sans doute, il ne faisait référence à ses oeuvres ou à

(1) Discours prononcé par Jean-Claude Le Blond-Zola à l'Assemblée générale d'A Rebours le 23 avril 1981

ses combats de jeunesse. Ceux-ci, je ne les ai connus que par moi-même et par les confidences de ses amis, et c'est à ces deux sources surtout que, pour conter sa vie, je devrai faire appel.



Maurice Le Blond est né à Niort le 26 février 1877. Son père, un parisien de longue souche était ingénieur. Il le perdit alors qu'il n'avait pas encore six ans. Fils unique et orphelin, il eut une enfance morose qu'il passa, des le plus jeune âge, à l'internat du lycée de Versailles. Il devait conserver un souvenir détestable de ce long séjour.

Mais tout désagrément a son antidote : c'est au lycée Hoche qu'il fit la connaissance de Saint-Georges de Bouhéliier qui devait être avec lui un des fondateurs du Naturisme.

En termes attendris, il évoqua plus tard cette amitié en ajoutant :

"C'est à peine si nous comptions alors chacun une dizaine d'années, mais depuis lors, jamais le pacte tacite et grave de la sympathie et de l'amitié ne s'est rompu entre nous. Devenus des hommes, jamais la vie insidieuse ne nous sépara. Dès ce jour lointain, la destinée nous avait associés".

L'atmosphère étouffante de cette "caserne universitaire", le mot est de Le Blond, loin d'écraser leur personnalité naissante devait avoir pour eux les conséquences les plus heureuses.

"L'incarcération scolaire que nous subissions ne nous communiquait que le goût de l'évasion. Et c'est par la lecture, par la rêverie que nous nous évadions, que nous élargissions notre horizon. C'est ainsi que le goût irrésistible de la littérature naquit en nous" devait écrire Maurice Le Blond.

Tout de la future école était en germe dans

ces heures de songeries juvéniles où les deux esseulés unissaient leur sensibilité.

Au sortir du lycée, en 1894, et après son passage à Condorcet dans la classe de philosophie d'Izoulet, professeur alors illustre, et où il connut Eugène Montfort, le futur directeur des Marges, Le Blond, au dire de ce dernier, était un "garçon maigre et noir dont les lectures stupéfiaient ses condisciples". Quant à Bouhéliier, a dit Le Blond, "il était resté chétif, malingre avec la flexible apparence d'un garçonnet. Mais son intelligence avait subi un développement inusité".

Ils avaient déjà lancé, on peut dire sur les bancs de l'école, et alors qu'ils avaient tout juste seize ans, leur première revue L'Académie française en février 1893, suivie en mai par L'Assomption.

Ils y ébauchaient leurs conceptions de l'art et selon le mot de Le Blond, ils s'affirmaient "comme les primitifs d'une race future".

Mais leurs idées s'étant précisées et leur plume devenue plus sûre, ils lancèrent en 1894 une nouvelle revue Le Rêve et l'Idée.

Le Blond dans le premier numéro de cette publication écrivait :

"Il est certain que la génération nouvelle s'annonce révolutionnaire et que ni l'esthétisme des symbolistes ni celle des réalistes ne leur suffit".

Si le mot de Naturisme n'était pas encore prononcé, tout de la nouvelle école était en place. Elle naissait, selon ses adeptes, des excès du Naturalisme et du Symbolisme. Elle était réaction contre tout ce qui l'avait précédée, et l'un de ses fondateurs a pu dire "les générations ne se succèdent que pour se combattre".

Plus tard, Bouhéliier a ramassé en ces termes la philosophie et le but du Mouvement :

"L'activité des éléments, le travail des

usines et des manufactures, la poésie des rues et des faubourgs chantaient dans nos vers. Mais c'était surtout la nature qui nous inspirait. Cette particularité nous avait valu le titre de naturistes que nous n'avions pas cru devoir écarter. Nous nous sentions attirés vers la vie qui, avec toutes ses tragédies, ses calamités, ses humiliations, contenait à nos yeux une grandeur à laquelle le rêve ne pouvait atteindre. Nous nous proclamions les élèves, non des scoliasres, mais de la forêt, du vent et des astres".

Le Naturisme était né. En novembre 1895, pour que fussent mieux affirmés les principes de celui-ci, le Rêve et l'Idée changeait de titre et devenait Les Documents sur le Naturisme.

"Qu'est-ce donc, être naturiste ?" proclamait Maurice Le Blond. "C'est ne pas cultiver son moi et c'est, sans cesser de se conformer à l'harmonie de son destin, se courber pieusement au joug de la Nature".

En d'autres termes, le naturiste professe l'humilité de l'homme devant la nature et sa beauté souveraine. C'en est fait du poète hermétique et superbe, fier de son verbe. Une philosophie nouvelle, et non plus une simple doctrine littéraire, s'ébauche, qui recommande un poème simple et naïf. Dans leur souci de tout aimer et de tout chanter, les naturistes vantent la simplicité ainsi que l'héroïsme des actes quotidiens. J'insiste, là est leur originalité : l'homme disent-ils "a pour devoir de se soumettre à la médiocrité des jours".

Tout est admirable. Il suffit d'ouvrir les yeux et à travers l'émotion de la Vérité découverte, de chanter les actes divers qu'accomplissent les bêtes et les gens.

Et chez les Naturistes se développe, parallèlement à cette montée de mysticisme panthéiste, le mythe de "l'Héroïsme Social". Dans un article publié au Figaro du 10 juin 1897, Bou-

hélier s'exclamait :

"L'art prochain sera héroïque... Nous chanterons les hautes fêtes de l'homme. Pour la splendeur de ce spectacle les poètes convoqueront les plantes, les étoiles, les grands vents et les animaux. Une littérature naîtra qui glorifiera les marins, les laboureurs nés des entrailles du sol et les pasteurs qui habitent près des aigles. De nouveau, les poètes se mêleront aux tribus".

Est divin tout geste de l'homme au travail, artisan, laboureur, ou bûcheron. Le Naturisme dépasse la fiction de toute théorie littéraire. Il s'identifie à l'art social d'une humanité en marche vers son bonheur.

Rien de surprenant à ce que les naturistes aient attaqué le Symbolisme tout à l'opposé de leurs thèses et surtout ses déviations, lui reprochant de pratiquer un art sibyllin et artificiel. Maurice Le Blond n'avait pas de termes assez sévères pour condamner la littérature décadente, "les évanescences de Des Esseintes", les excès des petits maîtres, Baudelaire, "impuissant et névropathe", et il s'exclamait : "Nous nous moquons de l'art pour l'art et de ces questions si vaines et si stériles".

Bien sûr, de son côté le Naturalisme était l'objet de critiques, mais la personnalité de Zola dont les naturistes admiraient les explosions lyriques atténuait le ton de la polémique. Maurice Le Blond, en phrases mesurées, disait ce qui opposait le naturiste au naturaliste : "en ce qu'à l'observation, le naturiste préfère l'émotion; sacrifiant la documentation exacte, il estime davantage les sites éternels".

Le Blond réunit enfin en novembre 1896, sous le titre Essai sur le Naturisme, la série d'articles qu'il avait écrits depuis un an. Ce livre constitua le véritable manifeste du mouvement.

Cependant cette campagne et le ton violent des attaques qu'elle portait appelaient la ri-

poste. Les milieux symbolistes ainsi harcelés réagirent avec vigueur. Les polémiques s'exaspéraient. Mais les deux fondateurs du Naturisme à qui Eugène Montfort s'était joint dès le début voyaient venir à eux des adeptes, tels Albert Fleury, Michel Abadie, Charles Louis Philippe, Maurice Magre, Georges Pioch.

Dès 1895, ils se réunissaient dans des cafés littéraires, à "l'Auberge du Clos", notamment, et surtout au "Chat Noir" où Bouhéliier régnait, comme un nouveau Christ entouré de ses apôtres, car, que ce fût lui ou Le Blond, l'un et l'autre disaient leurs croyances en missionnaires dans une ambiance étrange de mysticisme.

Puis, devant l'audience chaque jour affirmée du Mouvement, les Documents sur le Naturisme disparurent et furent remplacés par la Revue Naturiste dont le succès fut vif et qui devait vivre près de cinq années.

De son côté, la Grande Presse, Le Figaro en particulier s'intéressait au Naturisme. Celui-ci, d'ailleurs, gagnait la Province, Marseille, Toulouse où Magre et Viollis lançaient une revue, L'Effort, Aix-en-Provence où Joachim Gasquet créait Le Pays de France.

L'influence naturiste débordait même nos frontières : à Bruxelles, Van de Putte publiait l'Art jeune, tandis que Quérido rédigeait à Amsterdam l'édition hollandaise du Rêve et l'Idée.

Mais nos jeunes hommes recevaient surtout l'encouragement de leurs aînés tels que Gide et Zola.

Zola.... c'est Bouhéliier qui le premier osa l'approcher. Un jour de 1896, il lui porta l'Hiver en Méditation, livre étrange de lyrisme et de beauté verbale qu'il lui avait dédié. Zola, isolé dans sa gloire et mal compris de ses compatriotes, n'en revenait pas d'être acclamé par ces jeunes gens dont le porte-parole était là devant lui, tremblant et troublant, misérable et fier. Il l'écouta, l'engagea à revenir. A l'un de ses amis, il devait dire peu après :

"J'ai vu enfin ce fameux Bouhéliier. Il ressemble à un berger de Montmartre".

Le Blond de son côté vantait les Rougon Macquart dont, l'un des premiers, il avait découvert l'épique et somptueuse beauté. En 1897-1898, il publia dans La Plume une longue étude intitulée "Emile Zola devant les jeunes", toute d'enthousiaste et subtile beauté.

Vint l'Affaire Dreyfus. Le Blond avait 20 ans. Et tout de suite, fort de la tradition républicaine de son ascendance protestante, il rejoignit les partisans de la révision. Il le fit en fantassin obscur du dreyfusisme, à coups de poings dans la rue et les réunions publiques. Par sa force de persuasion naturelle, il entraîna avec lui ses amis naturistes. Il ne connaissait pas encore Zola, Mais au moment de J'accuse son admiration pour lui grandit démesurément... Déjà l'homme attirait.

Le temps passait. Le Naturisme s'affirmait et triomphait, La Revue Naturiste étendait son influence. Tous les Arts y étaient abordés avec passion et remodelés selon l'éthique naturiste. Ses théoriciens débordaient le milieu des lettres, s'attachaient à influencer tous les domaines artistiques de la pensée, peinture, sculpture, architecture, musique. Ils se proclamaient des disciples des grands créateurs, Homère, Michel-Ange, Rousseau, Diderot, Wagner et Rodin. Ils se reconnaissaient dans les toiles de Cézanne et dans l'harmonie populaire de Gustave Charpentier qui créait Louise, et dont Le Blond allait devenir l'ami. Mais les adorateurs des "sites éternels" qu'ils se proclamaient n'étaient pas des amoureux transis de la nature. Ils avaient les yeux tournés vers la science, libératrice de l'homme. Ils se sentaient proches du mouvement Socialiste. Ils acclamaient Travail, le roman fouriériste de Zola. Aussi entendaient-ils aller au peuple et lui enseigner la beauté. En ce but, fut créé "Le Collège d'esthétique moderne" dont Le Blond fut l'instigateur et le



secrétaire général. Dans un ancien atelier de sculpteur de Montmartre, s'ouvrit en 1901, un cycle de conférences que suivirent des foules d'hommes jeunes et où professèrent des personnalités comme Apollinaire, Paul Boncour, Van Dongen. Zola qui parrainait cet effort écrivait à Le Blond, le 12 décembre 1900 :

"Vous ouvrez une école de beauté. Vous voulez dire bien haut votre idéal. Vous affirmez dans l'oeuvre produite la nécessité de la vie, de la Vérité humaine, de l'utilité sociale en vous basant sur le vaste ensemble des oeuvres que vous lègue toute une lignée de grands anciens. C'est très bien et vous avez raison.... Je suis des vôtres et je vous serre fraternellement la main".

Ce fut le point culminant du Naturisme. Il avait lié son sort au Zola messianique des Quatre Evangiles et l'on peut dire qu'en 1902, il le suivit dans la tombe. Ayant vaincu dans le monde des idées, il disparut de sa belle mort, car il ne sut pas produire. Il n'eut pour adepte que de bons écrivains enflammés par leur jeunesse et qui ne surent pas vieillir. Aucun d'entre eux, et mon propos bien sûr est injuste et cruel pour le prestigieux Saint-Georges de Bouhéliier, ne fut un maître. Il n'eut ni un Hugo, ni un Verlaine pour produire les fruits de sa sève.

Mais il fut un rêve de poésie et de beauté saine vécu par une génération de jeunes hommes, qui, à ses débuts n'avaient pas vingt ans. Il apporta aux lettres françaises une note d'enthousiasme, de sincérité et de simplicité. Il corrigea ce que le Naturalisme et le Symbolisme avaient de trop dogmatique ou artificiel. Il contribua à la régénérescence de notre littérature. Je suis convaincu que son influence est réelle sur notre roman moderne et que son étude menée méthodiquement apporterait sur ce point à nos chercheurs d'utiles enseignements et de découvertes.

Pour Maurice Le Blond, le Naturisme fut un point de départ qui lui ouvrit l'avenir, car déjà l'ami de Bouhéliier se faisait une belle place dans le journalisme. Tandis qu'il dirigeait le collège d'esthétique moderne, il occupait déjà depuis deux ans la critique littéraire à La Plume et au Radical. Vers 1901, il entra à l'Aurore de Clemenceau, et y collabora plus de quatre ans. Il y abordait tous les problèmes en des chroniques de bonne facture.

Lorsqu'en 1906, Clemenceau devint Président du Conseil, il fut le chef de son cabinet particulier, écrivit sur son patron une brochure éditée en 1907 et publia la même année une étude historique La Crise du Midi relative aux événements qui se produisirent de 1905 à 1907 dans la France viticole méditerranéenne.

Son passage au cabinet de Clemenceau lui ouvrit une carrière administrative dans le corps préfectoral qui le conduisit de la Sous-Préfecture de Clamecy, en 1908, à la Direction des Journaux Officiels.

Ne pensez pas que ces fonctions administratives lui aient fait délibérément abandonner le monde des lettres. Il avait conservé le contact avec ses amis, mais néanmoins il se détachait peu à peu, du moins partiellement, de son passé d'écrivain. Le secret de cet effacement tient surtout au fait que, dès 1900, insensiblement et comme inconsciemment il s'était mis au service d'un nom illustre. Il s'y voua tout entier dans un sacrifice de toute sa personne.

Le Blond approcha Emile Zola beaucoup plus tard que Bouhéliier et sans doute vers la fin de l'année 1900.

Paul Brulat qui fut un de ses intimes a dit que Zola "se liait difficilement et tenait à bien connaître un homme avant de lui accorder

sa confiance"; et Brulat ajoute, "Mais quand il avait donné son affection, il ne la retirait pas".

Le Blond, selon Bouhélier, "avait une allure élégante et fière". Il plut sans doute aussitôt à Zola, car il n'avait rien de banal en sa personne et en ses paroles. Il revint et Zola l'adopta. Dans les quelques lettres que celui-ci lui adressa, on sent grandir pour lui l'estime, puis, semble-t-il l'affection. Son visiteur n'était plus déjà le confrère qu'on remercie d'un article aimable, mais le jeune ami qu'on reçoit avec le sourire.

Mais voici le sceau du destin.

Au début de juin 1902, Maurice Le Blond se rend chez Zola. Il contera sa visite, en 1927, dans une étude publiée au Mercure de France et intitulée "Les Projets littéraires d'Emile Zola au moment de sa mort".

Le ton de l'entretien n'est pas celui d'une interview, car Zola se livre tout entier à son interlocuteur, le prend pour confident, lui communique ses pensées les plus secrètes, lui dit la lassitude de sa vie d'écrivain, son besoin de solitude, son envie de fuir avec les siens loin du bruit et de la gloire tapageuse.

Sans qu'il pût pressentir le futur, mais poussé par on ne sait quel instinct, Zola ce jour-là s'abandonnait à celui qui allait être son second fils et lui transmettait, par delà les mots et les phrases, et pour la défendre et la glorifier, toute son oeuvre.

Quatre mois plus tard, le Dimanche 5 octobre 1902, Maurice Le Blond assistait aux obsèques de Zola, mort accidentellement dans de troublantes circonstances.

Le 10 novembre suivant, il donna une conférence sur Emile Zola. Il y traçait en ces termes la voie que désormais il allait suivre :

"Le culte de la gloire et la piété humaine

n'impliquent pas seulement que des hommages et des offrandes. Ils imposent d'autres obligations, c'est de ne point permettre qu'on vienne défigurer le sens d'une oeuvre, les traits d'un homme, l'exemple de toute une vie admirable à l'aide de la calomnie et de fictions perfides, c'est enfin de travailler constamment et sans cesse à dissiper les légendes, les erreurs et les mensonges".

Dans le courant de l'année 1903, il proposa à Madame Emile Zola d'organiser une réunion en souvenir du romancier le jour anniversaire de sa mort à Médan là où depuis "Nana", il écrivit toutes ses oeuvres. Le Pèlerinage de Médan était né. Maurice Le Blond allait en assurer l'organisation dans tous ses détails jusqu'à sa mort.

Mais d'autres liens, et combien plus attachants que ceux d'une admiration juvénile allaient l'unir plus étroitement à Emile Zola. Le 14 octobre 1908, il épousait sa fille Denise.

Alors commença pour les deux époux une collaboration qui s'étendit sur plus de trente ans d'affection mutuelle et de commune ferveur. A cette tâche, Maurice Le Blond apporta le verbe, les acquis de son métier de journaliste, le mordant du polémiste, Denise Le Blond-Zola toute la sensibilité héritée de son père, l'ardeur d'écrire et de dire sa vie.

En 1921, Le Blond créa la Société Littéraire des Amis de Zola, et en rédigea le bulletin annuel, digne ancêtre des Cahiers Naturalistes. En 1924, il fit ériger à Paris la statue d'Emile Zola. Après la mort de Madame Emile Zola en 1925, il prit en main le gloire du romancier. Chaque anniversaire marquant de la vie de celui-ci ou de l'une de ses oeuvres essentielles était l'occasion de manifestations somptueuses. Dans leur préparation, s'épanouissait le sens de l'organisation qui fut toujours le sien.

Mais là, avec le maintien du pèlerinage de Médan ne s'arrêta pas l'activité des deux époux.

De 1927 à 1929, parut chez François Bernouard l'édition des oeuvres complètes de Zola en cinquante volumes avec notes et commentaires de Maurice Le Blond. Celui-ci put mener à bien ce travail de longue haleine grâce à la collaboration de Denise Le Blond-Zola qui se consacra à la recherche et au dépouillement à la Bibliothèque Nationale des documents de toute nature nécessaires à l'étude critique de chaque volume.

Pour la première fois, les méthodes de travail du romancier étaient mises à jour, décrites et commentées. Il n'y avait guère de précédent à une entreprise de cette nature. Le Blond innovait en la matière montrant la voie à nos commentateurs d'aujourd'hui dont certains, plutôt que de considérer son édition avec condescendance devraient avoir la pudeur de saluer en lui un précurseur et un maître à penser.

Notons enfin la publication en 1937 par Maurice Le Blond d'un ouvrage intitulé Publication de la Terre et relatif à la gestation de ce roman qui souleva en son temps de violentes polémiques.



Mais voici venu le moment des épreuves et l'approche de la mort.

En 1940, ancien combattant de la grande guerre qu'il fit courageusement, il va subir le calvaire de ceux de sa génération. Démocrate et socialisant, il voit s'effondrer une République qu'il avait servie fidèlement. Il s'enferme aussitôt dans un silence digne et douloureux et n'écrit aucune ligne dans une presse qu'il considère avec mépris.

Mais l'ennemi ne l'oublie pas, car le silence d'un homme en vue était interprété, à juste titre d'ailleurs, comme une marque d'hostilité à l'ordre alors établi.

Il est menacé, la Gestapo vient perquisi-

tionner à son domicile. Qu'y cherche-t-elle ? Est-ce l'ombre de Zola qu'elle poursuit, ou le vieux républicain rationaliste et dreyfusard qu'elle tient à l'oeil ?

En décembre 1942, Denise Le Blond-Zola s'éteint. Il reste seul. Le chagrin, les privations, le froid glacial de son appartement hâtent l'évolution du mal implacable qui le mine depuis longtemps déjà, le même qui nous a enlevé J.K. Huysmans.

Retiré dans son bureau, devant une photographie de Zola que celui-ci lui avait dédié, il range ses papiers et s'apprête à mourir.

Le 14 janvier 1944, il a cessé de vivre. Sa mort fut une délivrance.



Comme j'ai été long, comme j'ai été ennuyeux ! L'angoisse que j'ai ressentie lorsque j'ai commencé à rédiger ces lignes et qui m'étranglait tout au long de ma lecture ne m'a pas quitté. Elle noue ma voix, car je n'ai pu extraire de mon moi les pensées et les phrases qui se bousculaient en moi. Tout au moins, dans la sécheresse et l'ennui d'une énumération de faits et de dates, je me suis efforcé de vous dépeindre Maurice Le Blond à travers son action et ses écrits, comme aurait pu le faire, non le fils de cet homme, mais un simple témoin de sa vie, car ses vertus sont celles de ses actes.

Je n'ai pas voulu à tout moment personnaliser mon propos. Cependant, à l'instant où nous allons quitter l'ombre de Maurice Le Blond, j'aimerais évoquer le souvenir le plus serein que j'ai conservé de lui.

Nous allions souvent nous entretenir tous deux au fond de notre jardin, sur un banc qui s'y trouve encore, et où j'aime parfois m'asseoir, à présent solitaire.

Le ciel d'été était lumineux. Le Grand Cha-

riot et Cassiopée tournaient inlassablement au-dessus de nos têtes. La nuit était musicale, et toute bruisante l'ombre autour de nous.

Il me racontait le monde et construisait l'avenir. Il me conviait par ses paroles et ses silences à l'acclamation des germes qui nous enveloppaient. C'était le chant panthéiste de sa jeunesse qui tressaillait en lui et qui me transmettait par delà les décennies le message des jeunes naturalistes qui avaient eu vingt ans bien avant ma naissance.

Longtemps j'ai cru laminée la spontanéité de ces souvenirs et bien improbable la résurgence de leur vraie résonance. Et cependant, alors que je rédigeais ces quelques pages, je les ai retrouvés parfois ces instants perdus, en de saisissants éclairs, tout neufs en moi, et comme présents.

Vous qui m'avez convié ce soir à parler de mon père, soyez mille fois remerciés de m'avoir donné ces inappréciables moments de bonheur.

Jean-Claude Le Blond-Zola



LA VIE MYSTIQUE DE SAINT-GEORGES DE BOUHELIER

Il nous est arrivé d'être attendris par la bonhomie ou la misère touchante et désintéressée de poètes qui, à la fortune du pot, nous font savourer de beaux quatrains, de somptueux alexandrins tombés là, comme le "vilain petit canard" du conte d'Andersen.

Saint-Georges de Bouhéliel est un vrai grand, son art est à la mesure de sa pensée. Classé "poète mineur" par paresse de la critique qui n'aime à connaître que ce qu'elle sait, par orgueil qui la fait se détourner toujours de ce qu'elle a dédaigné un temps.

La critique n'est pas seule en cause, il y a de la faute de Bouhéliel lui-même, ou de sa nature de poète qui est aussi un vice au regard du monde. La gloire l'a courtisé, il n'a pas fait un geste, n'a pas compris qu'il avait un béguin. Il n'a pas voulu se prêter aux sordides manigances du monde des lettres. Seul, son travail l'accaparait. Il ne soupçonna jamais que dans ce milieu, souvent mal famé, existait une règle du jeu. Il y avait des gens à ménager, des égards à prendre, des oeillades